



IDENTITÉ, « RACE », LIBERTÉ D'EXPRESSION

**Perspectives critiques
sur certains débats
qui fracturent la gauche**

Sous la direction de
**Rachad Antonius
Normand Baillargeon**

Au cours des dernières années, dans la société civile mais aussi à l'université, on a beaucoup débattu de liberté d'expression, de laïcité, de «race», de sexe et de genre, d'identité, de justice, de diversité, et même du statut de la vérité et de valeur de la science, tout cela souvent de manière très virulente.

Ces débats ont fait apparaître des divisions et même des fractures, souvent profondes, au sein de la gauche. Une nouvelle cartographie du politique est-elle en train de se dessiner ? Pourquoi certaines des positions adoptées par une partie de la gauche actuelle semblent-elles, à tant d'autres qui se réclament eux et elles aussi de la gauche, reproduire des positions traditionnellement associées à la droite ? Ce jugement est-il juste ?

Cet ouvrage propose une réflexion sur ces clivages et réunit pour cela les contributions de nombreuses personnes qui se réclament de la gauche au sens large mais qui sont troublées par ces débats, et qui cherchent non seulement à en comprendre la portée mais aussi à saisir les angles morts de certaines des positions défendues par les uns et les autres.

Les analyses qui sont avancées ne visent pas à nier ou à faire disparaître les préoccupations souvent légitimes portées par ce pôle de la gauche qu'elles critiquent. Mais elles cherchent à en proposer un traitement qui ne fasse fi ni de l'héritage rationaliste des Lumières ni de celui des droits et libertés, qui ont traditionnellement été portés par la gauche.

Table des matières

Introduction

Rachad Antonius et Normand Baillargeon

PARTIE I

Les corruptions de la chaire. Réflexions sur l'université à partir de Max Weber

Marc Chevrier

La guerre des mots

Patrick Moreau

En eaux troubles : regards sur le parcours d'une certaine gauche et de ses alliés et alliées

Micheline Labelle

La « gauche culturelle » et la genèse du néo-obscurantisme identitaire

Qussaï Samak

Une question de méthode. Les carences argumentaires de la culture de l'annulation

Rachad Antonius

Les Lumières absentes de la pensée Woke

David Rand

La bien-pensance postmoderne : un état d'esprit grégaire de l'exhibition et du ressenti

Claude Simard

PARTIE II

Des identités plaintives

Stéphane Chalifour et Judith Trudeau

La gauche identitaire dans les eaux côtières du mépris de classe

Michel Roche

Sermonner le monde plutôt que de le changer.

Autopsie d'une im-posture (?) politique et culturelle

Pierre Mouterde

Racialisme et ressentiment

Charles Le Blanc

PARTIE III

Médias, débats et pureté

Marie-France Bazzo

Dérapages et crispations

Maka Kotto

La pédagogie n'a jamais atteint la modernité...

Christian Boyer

« Nègre » interdit, « Blanc » interpellé, Nègre/Blanc en question. Sur le bon usage des « mots sensibles » : « nègre », « homme/femme »

Franklin Midy

Aussi suis-je nègre et fier de l'être

Claude Dauphin

Liberté académique et histoire des religions : un témoignage

Fabrizio Vecoli

PARTIE IV

Les chimères et les dérives de l'idéologie de l'identité de genre

Rhéal Jean

Sexe et genre : de la falsification de la réalité par des activistes à l'insouciance des bien-pensants

Michèle Sirois

Résumés

PARTIE I

Les corruptions de la chaire. Réflexions sur l'université à partir de Max Weber

Marc Chevrier

Dans cet article, je propose de revenir à la célèbre conférence que Max Weber a prononcée en 1919 « Wissenschaft als Beruf » (Le métier et la vocation de savant), où le sociologue met le monde universitaire en garde contre l'abandon de la neutralité axiologique qui démarque la science des autres activités humaines. Abusant de l'autorité conférée par la « chaire », nombre de professeurs ne surent résister à la tentation de s'ériger en prophètes, en démagogues, voire en chefs politiques selon Weber. Cependant, comme je tenterai de le montrer, les avertissements de Weber, un siècle plus tard, ont gardé leur actualité. Après les multiples emprises idéologiques exercées sur l'Université au cours du XXe siècle, l'université contemporaine, bien loin de renouveler l'idéal de la neutralité axiologique, l'a mis à mal. Ainsi, en sciences sociales et en philosophie, des approches et des théories ont contesté la pertinence ou la possibilité de l'objectivité, de la méthode et de la vérité en science. Cette science sceptique d'elle-même encourage l'abolition des frontières entre l'analyse et la réforme, la compréhension et le jugement, le fait et la valeur, le savant et le militant. Par ailleurs, les politiques d'aide à la recherche et les établissements postsecondaires eux-mêmes encouragent l'effritement de ces frontières par toutes sortes de pratiques qui subordonnent l'autonomie de la science à l'atteinte d'effets sociaux utiles et répercutent jusque dans les classes la politisation du savoir, relayée souvent par les mouvements étudiants. D'où les multiples « corruptions » de la liberté universitaire, contre lesquelles l'université semble posséder peu de défenses aujourd'hui.

La guerre des mots

Patrick Moreau

La polémique récente entourant la prononciation (ou la lecture) du mot « nègre » dans un contexte pédagogique a révélé une fois de plus l'obsession pour les faits de langue qui caractérise certains courants du progressisme contemporain. Au-delà de cette volonté d'interdire certains mots devenus tabous, celle-ci se manifeste également dans la multiplication des néologismes, des euphémismes, des expressions hyperboliques, des sigles, etc., produisant ainsi une novlangue idéologique qui vient brouiller de plus en plus le rapport qui unit le langage à la réalité. Cette idéologisation linguistique a alors pour effet d'entraîner une « guerre des mots », une série de luttes stériles qui se cantonnent au seul champ du symbolique, tout en n'ayant guère d'impact sur l'organisation politique et sociale qu'elle est supposée transformer.

En eaux troubles : regards sur le parcours d'une certaine gauche et de ses alliés et alliées

Micheline Labelle

Ce texte propose d'abord un retour sur quelques courants de gauche qui se sont imposés dans le milieu universitaire et médiatique à partir des études culturelles jusqu'aux théories du racisme systémique et de la décolonialité. Il fait ensuite ressortir quelques exemples de dévoiements et d'effets pervers produits par certaines analyses, en particulier lorsqu'elles croisent des enjeux propres à la société québécoise. Leur force apparente est due non seulement au seul fait du caractère dogmatique de leur affirmation, mais également à la faiblesse de plusieurs mouvements d'émancipation au Québec et dans le monde. On peut y constater le biais occidentalocentriste qui a pour effet de ne pas tenir compte des réseaux transnationaux engagés dans un combat contre la démocratie, le caractère expéditif et réducteur de la théorie de la « blancheur », la difficile alliance d'un Nous politique et l'invalidation de la question nationale.

La « gauche culturelle » et la genèse du néo-obscurantisme identitaire

Qussaï Samak

Ce texte trace la généalogie de la « gauche identitaire » ayant colonisé les salles de classes universitaires et les publications académiques provenant des départements des sciences sociales et littéraires depuis une soixantaine d'années en Occident, et particulièrement en Amérique du Nord. Traçant les origines de ce courant politique et intellectuel depuis l'évolution de la pensée marxiste à partir des années 20, le texte s'attarde aux conséquences négatives et aux effets pervers de l'influence démesurée de cette tendance sur la liberté académique, ainsi que sur l'intégrité intellectuelle et éthique des analyses qui devraient s'y rapporter. La « soupe alphabétique », identitaire et minoritariste (LBGTQ2++, QBOC, BIPC, etc.), a aussi pour conséquence l'affaiblissement de l'appartenance civique – si essentielle à un ordre démocratique sain – et la marginalisation du principe d'obligation, comme guide ultime des rapports sociaux et de citoyenneté, à travers la fétichisation à outrance de la notion de droits identitaires, de plus en plus mutuellement exclusifs.

Une question de méthode. Les carences argumentaires de la culture de l'annulation

Rachad Antonius

Ce texte se veut une réflexion épistémologique et méthodologique sur les dérives que nous observons dans un certain discours de gauche. Nous aborderons spécifiquement les points suivants : la posture morale qui supplante la posture analytique, les erreurs de raisonnement qui sous-tendent les discours « woke » et autres, les corrélations qu'on prend pour des relations causales, les limites de validité des concepts et des énoncés qui sont élargies de façon abusive, et finalement la binarité appliquée à ce qui n'est pas binaire, et la non-binarité projetée sur des phénomènes largement binaires. Nous conclurons sur le fait que ce discours que nous voulons critiquer est devenu bien plus idéologique qu'analytique.

Les Lumières absentes de la pensée Woke

David Rand

La « gauche » dite identitaire, connue couramment sous le nom « woke », ne fait plus partie de la gauche politique car elle l'a quittée au moment où elle a renoncé aux valeurs des Lumières. Elle pourrait donc s'appeler la pseudo-gauche anti-Lumières ou tout simplement la post-gauche. Le wokisme à son pire peut être qualifié de parareligion postmoderne, étant extrêmement dogmatique, manichéen et moraliste. Obsédé par les identités personnelles et les minorités, le wokisme se prétend anti-raciste mais finit par attiser le racisme davantage qu'il ne le freine. Ne respectant pas la distinction essentielle entre appartenance religieuse et identité raciale, il évacue complètement la liberté de conscience et devient ainsi antilaïque. Un de ses aspects est l'islamogauchisme, qui consiste à accorder une grande impunité à l'islam politique. Les woke ont trahi la gauche, ayant abandonné l'universalisme, l'objectivité, la laïcité et la liberté d'expression.

La bien-pensance postmoderne : un état d'esprit grégaire de l'exhibition et du ressenti

Claude Simard

La pensée rationnelle cherche à comprendre le monde à partir d'une analyse fondée sur l'observation fidèle des faits et sur une grille conceptuelle rigoureusement établie. L'attention doit porter sur le contenu de la communication et non sur la personne des interlocuteurs. Or, on assiste à notre époque à une rupture épistémologique inquiétante dans la mesure où l'identité que tire un individu de la communauté dans laquelle il se reconnaît sert de critère principal pour évaluer la validité d'une idée. Cette prépondérance accordée à l'identité de l'individu peut être associée au goût du jour d'être en représentation dans notre société

de spectacle et d'égoportrait. Le moi se met en scène en exprimant ses opinions de façon péremptoire, en exhibant son progressisme, en se proclamant en faveur de la vertu sociale. Plutôt que de chercher à démontrer le bien-fondé de ses dires, il se cantonne dans l'émotion et joue le rôle du personnage incontestable qui adhère aux grandes causes compatissantes défendues par sa communauté et qui s'autorise à disqualifier ses adversaires à qui il se croit en droit d'assigner le mauvais rôle de racistes, d'islamophobes, de transphobes ou d'antiféministes. Dans la psyché postmoderne, l'ostentation de la sensibilité identitaire a supplanté la discussion et l'argumentation.

PARTIE II

Des identités plaintives

Stéphane Chalifour et Judith Trudeau

Les années 1960 ont été marquées par l'affirmation des valeurs de l'autonomie et de l'authenticité. Comme l'explique Alain Ehrenberg, ce nouvel âge de l'individualisme fait ressortir une dimension affective faisant de la détresse psychique une forme d'«expression obligatoire» du «mal social» au sens où la propriété de soi et la capacité à agir de soi-même impliquent une subjectivité individuelle davantage préoccupée par la santé mentale et socialement encouragée à mettre en scène sa fragilité. Or, il y aurait un double mouvement de reconnaissance identitaire, l'un procédant de l'autre. D'abord, celui de l'individu souffrant dont la plainte appelle le réconfort et celui de groupes et de communautés engagées dans un processus d'«affirmation consolatrice» dont la spécificité renvoie à d'irréductibles stigmates. En somme, qu'elle soit individuelle ou collective, l'identité victimaire s'est transformée en «paradigme politique» qui se renouvelle constamment dans l'expression de la souffrance. Éloignée de celle du «citoyen classique», la figure actuelle de l'individu se condenserait ainsi dans celle de l'ayant droit dont les affects constituent le siège exclusif de demandes légitimées du simple fait qu'elles sont issues d'une parole minoritaire. Notre intention est de montrer en quoi la morale du ressentiment aujourd'hui si prégnante au sein d'une certaine gauche découle de ce processus historique à l'origine de ce que Ehrenberg appelle un remaniement anthropologique. Il nous semble pertinent et original de revenir sur l'héritage de ces travaux qui permettent selon nous de mieux situer la montée de ces nouvelles formes de radicalités identitaires devenues intolérantes à l'idée même de société (ce qui en reste ne désignant plus autre chose que la coexistence de minorités et d'atomes individuels qui rivalisent dans l'expression de leur condition souffrante).

La gauche identitaire dans les eaux côtières du mépris de classe

Michel Roche

Avec la mondialisation néolibérale et la réduction du secteur industriel dans les pays développés, les milieux populaires ont subi des transformations considérables. Parallèlement, le nombre de diplômés universitaires s'est accru au point où une partie de la gauche s'est tournée vers d'autres combats, très souvent liés à la seule identité, oubliant quelque peu sa tradition historique de défense des salariés contre l'exploitation. Avec ces mutations, un gouffre se creuse entre la gauche identitaire et les classes populaires. Elle a pour effet d'isoler les « petits Blancs » qui ne se reconnaissent pas dans cette gauche et qui vont parfois jusqu'à tomber sous l'influence des droites populistes. Le mépris de classe plus ou moins inconscient exprimé par la gauche identitaire risque d'amplifier les phénomènes qu'elle prétend combattre.

Sermonner le monde plutôt que de le changer. Autopsie d'une im-posture (?) politique et culturelle

Pierre Mouterde

Il s'est agi de mettre en lumière les dimensions plus politiques de la rectitude politique, et par conséquent de faire voir comment cette dernière – expression même de la crise du politique – paralyse les efforts de

transformation sociale et politique de maints courants de la gauche, et tend maladroitement à favoriser la mise en place de nouvelles formes de contrôle social et idéologique dont la droite populiste identitaire fait aujourd'hui habilement ses choux gras.

Racialisme et ressentiment

Charles Le Blanc

Dans ce texte, j'entends montrer comment une certaine pensée raciale peut être interprétée sous les formes du ressentiment étudiées par Max Scheler (*Über Ressentiment und moralische Werturteile*) et sonder différents concepts de cette pensée raciale (l'aspect « systémique » du racisme; la notion de « fragilité » blanche; l'idée de « groupe dominant », entre autres) afin d'illustrer en quoi ces concepts relèvent de la sophistication et pourquoi ils sont inadéquats pour penser nos rapports sociaux.

PARTIE III

Médias, débats et pureté

Marie-France Bazzo

Pourquoi et comment les médias sont-ils si poreux à la culture de l'annulation et à la tentation de la nouvelle pureté de la pensée ? Ce texte se penche sur le monde des médias et il exprime une inquiétude face au recul marqué de la place du débat et de l'importante possibilité d'apporter un contre-argumentaire à une position donnée. On déclare certaines personnes ineptes et inaptes à prendre la parole, on disqualifie des groupes entiers. Pas la bonne couleur d'opinion, pas la bonne orientation, la bonne appartenance. Nous en sommes arrivés à un stade où votre stricte incarnation (couleur, genre, âge) parle pour... ou contre vous. Le critère de la pureté rend désormais légitime une parole et exclut toutes les autres. Le texte cherche à comprendre comment et pourquoi une telle situation a pu s'installer dans l'univers des médias au Québec et tente de décrire des moyens de la changer.

Dérapages et crispations

Maka Kotto

Les entraves à la liberté académique en lien avec les événements survenus à l'Université d'Ottawa, à McGill et à Concordia, rappellent le barouf entourant la question de la liberté artistique relative à « *SLĀV: une odyssée théâtrale à travers les chants d'esclaves* »; un spectacle échafaudé par Robert Lepage et Betty Bonifassi à partir de différents chapitres de l'histoire et de chants hérités de l'univers dramatique de l'esclavage en juin 2018. Des manifestants dénonçaient alors l'imposture dans une « appropriation culturelle raciste » à des fins mercantiles, considérant notamment que les « Blancs » n'avaient pas la légitimité de profiter de l'histoire, de la culture ou de la souffrance des « Noirs ». Quid des « Noirs » qui exploitent la langue, l'histoire ou les œuvres des « Blancs »?

La pédagogie n'a jamais atteint la modernité...

Christian Boyer

Le postmodernisme a enfanté les *études culturelles* qui ont envahi le discours de la gauche, s'immiscant aussi dans le monde de l'éducation. Ce discours postmoderniste s'inscrit aisément dans le courant du constructivisme présent en éducation depuis plus d'un siècle et maintenant dominant dans les facultés universitaires d'éducation. Le constructivisme et le postmodernisme colportent un relativisme, un nihilisme, un abandon d'une recherche de l'objectivité et de l'universalisme qui militent contre la méthode scientifique et même l'usage de la raison. Le monde scolaire doit impérativement sortir de l'ornière du constructivisme et du

postmodernisme. La gauche doit se reconstruire en revenant impérativement vers la lueur du jour, vers le siècle des Lumières.

« Nègre » interdit, « Blanc » interpellé, Nègre/Blanc en question. Sur le bon usage des « mots sensibles » : « nègre », « homme/femme »

Franklin Midy

Au début de l'année 2020 s'engagea dans les médias du Canada et du Québec un vif débat sur l'utilisation du mot « Nègre » à l'université : les profs doivent-ils, par respect pour leurs étudiantes et étudiants Noirs, et empathie avec eux, s'abstenir d'employer dans leurs cours ce mot chargé de racisme anti-noir ; ou bien ont-ils le droit de l'utiliser pour les besoins de leurs exposés, au nom de la liberté académique ? Pour approfondir ce débat au-delà de l'emploi du mot, cette réflexion invite à aborder la question dans sa substance, dans la perspective longue de l'histoire du mot « Nègre ». Plus qu'un mot neutre, le texte soutient que « Nègre » est lié au mot « Blanc » par un lien d'asservissement-domination. Il est la mémoire de la domination du NÈGRE asservi par le BLANC-Colon-Maître, autoclassé supérieur. Le mot « Nègre » dit hier et redit aujourd'hui le déclassement racial du Nègre-Esclave par le Blanc-Colon-Maître d'esclaves. En conséquence, le texte affirme que, si on peut librement employer le mot « Nègre » pour besoin d'exposés scientifiques ou de prises de positions publiques, on gagnerait en approfondissement du débat et vérité historique, à ne pas taire le mot « Blanc » auquel il est lié. Sous peine de cacher, malgré soi, cette histoire d'asservissement-déclassement du NOIR-Esclave par le BLANC-Colon. Les suprémacistes blancs ne font-ils pas souvent aujourd'hui démonstration de leur volonté de puissance et de domination ?

Aussi suis-je nègre et fier de l'être

Claude Dauphin

Ce bref texte a d'abord été publié dans Le Devoir. Il s'agit d'un cri du cœur que son titre résume parfaitement. Il est publié ici à titre de témoignage.

Liberté académique et histoire des religions : un témoignage

Fabrizio Vecoli

Cette contribution propose un témoignage autour des problèmes auxquels risque de faire face l'étude des religions si la liberté académique est remise en question. Le texte établit un lien entre le subjectivisme d'une approche radicalement postmoderne/déconstructionniste et la contestation de la liberté d'expression des professeurs universitaires. À l'inverse, une perspective plus modérée, qui s'inquiète encore de la vérité objective, ne peut se passer de cette liberté pour exister. Le paradoxe, relevé à la fin de la contribution, est qu'interdire aux professeurs universitaires de prononcer certains mots, de soulever certaines questions, d'aborder certains sujets aura finalement l'effet contraire que celui excompté, soit la construction d'une société plus juste.

PARTIE IV

Les chimères et les dérives de l'idéologie de l'identité de genre

Rhêa Jean

On constate depuis quelques années une hausse vertigineuse d'enfants et d'adolescents faisant une « transition de genre ». Les médias sociaux et la volonté d'appartenir à un groupe semblent contribuer à un effet de « contagion sociale ». Le milieu médical, pour sa part, tend de plus en plus à se plier aux idéologues de « l'identité de genre »

en optant pour des thérapies dites « affirmatives » (encourageant le ou la jeune dans la voie de la transition) aux conséquences souvent irréversibles. Des projets de lois touchant cet enjeu sont présentés dans un grand déficit démocratique ne permettant pas aux citoyens et aux organisations ayant un point de vue critique de participer à la discussion. Le sexe des individus est pourtant un fait de première importance et on ne peut l'effacer en tant que connaissance intuitive et vérifiable au profit du « genre », un concept flou et subjectif. De plus, les transitions de genre sur des mineurs constituent une expérimentation sociale et médicale sans précédent dans l'histoire, qui nécessiterait d'appliquer le principe de précaution. Or, il y a en ce moment un climat de censure et de diffamation permettant difficilement la remise en question de ce mouvement social.

Sexe et genre : de la falsification de la réalité par des activistes à l'insouciance des bien-pensants

Michèle Sirois

Il est périlleux de vouloir déconstruire l'idéologie queer et de montrer ses dérives. La frange radicalisée des transactivistes forme un lobby qui freine tout débat démocratique en proférant des accusations de transphobie aussitôt qu'une critique ou un simple questionnement est soulevé. Ce discours instrumentalise une fausse compréhension du relativisme culturel en présentant, sans tenir compte du contexte socio-culturel, des exemples pris dans divers groupes ethniques. La « gauche identitaire », censée protéger les droits des femmes ainsi que le bien-être des personnes vulnérables, promouvoit un lobby qui a pénétré divers organismes, les médias et même le monde politique. Les droits des femmes étant menacés, le mouvement féministe, incluant des personnes de différentes orientations sexuelles, est en train de se solidariser aux plans national et international pour contrer les dérives de la frange radicale des activistes trans.